

DU MAUVAIS TEMPS

AVENTURES VECUES

de la Société

La dernière étape n'est ni la plus facile ni la moins mouvementée. Retour vers le Mondonac, où nous passons la nuit avec les gardiens Germain et Buteau, avant de nous attaquer au lac que toujours nous craignons un peu, ignorant s'il se montrera de bonne ou de mauvaise humeur, ou s'il se fâchera au moment imprévu.

Nous partons sur les huit heures, par temps calme. A peine un souffle de vent, qui pousse de courtes lames en direction du rivage. Le silence est si entier, dans le bleu clair du matin, qu'on entend de loin le roulement sourd du courant, s'engouffrant dans les deux pelles ouvertes du barrage. Des alouettes sautillent dans le sable détrempe, comme mues par une mécanique à ressort, et des canards noirs fuient devant le canot, qui paraissent savoir où ils vont, pressés d'arriver, tant ils se dépêchent et battent vite des ailes.

La pointe extrême du lac n'est qu'un bras d'eau, de la largeur d'une rivière

de cation, assis à plat parmi les sacs, pendant que mes compagnons assurent la manoeuvre. C'est là, disent ceux-ci, le privilège de l'âge. Ce qui, en termes voilés, signifie qu'ils s'illusionnent peu sur la qualité probable de mon endurance. N'ayant mieux à faire, je m'empêtais les yeux du paysage et note les détails qui le composent.

—Qu'est-ce là-bas, un ours?

—Où?

—A droite au fond de la baie, sous la falaise couverte de sapinages!

Presque agenouillé dans la pince avant, Hardy montre l'endroit de son aviron.

—C'est noir et ça bouge...

—Pourtant vrai!

nous repéré un orphelin, déjà abandonné à lui-même? Il semble capable de tirer son épingle du jeu, si l'on en juge par son attitude et le sang-froid qu'il met à poursuivre des occupations répondant à ses besoins.

Hardy abaisse son arme et tourne la tête.

Non, il n'a pas le coeur à tirer. Il ne peut s'y résoudre. L'animal est trop jeune, trop gentil, trop heureux de vivre dans ce milieu auquel il s'éveille, où il apprendra demain à régner, souverain à sa manière, qui ne craint rien des autres êtres.

—Allons-nous en...

—Dommage tout de même!

—Qu'est-ce qu'on en ferait?

Trois jours plus tard, Raymond ne mord les pouces de sa générosité teinte de sentiment. Comme nous arrivons au lac Croche après un dur portage, tenant à peine debout de fatigue, nous découvrons qu'un ours maraudeur a pénétré dans la cabane de bois rond où nous devons nous installer. Il y a fait un ravaud du diable. Un matelas éventré, le tuyau du poêle culbuté, la lampe en pièces, les ustensiles de cuisine trainés dehors et piétinés, témoignant de sa malice, de sa rage à détruire, pas même excusables par la faim et le désappointement de ne rien trouver à manger.

Contemplant le dégât, et le travail qu'il représente pour nous, Hardy se donnerait des coups de pied dans les fesses.

—Si j'avais su, là-bas...

—Si t'avais su quoi?

—Si j'avais pu me représenter cette saloperie! Dire que l'ourson épargné va grandir, et qu'un jour, à la première occasion, il se permettra du pareil et du pire... Ce que j'ai été sot de ne pas lui loger une couple de balles dans la tête! Il y aurait dans le bois un malfaiteur de moins.

—Quand on a le coeur tendre...

—C'est la dernière fois. Jamais plus! La cruauté pour les cruels...

Forcé nous est de ramasser, nettoyer et réparer. Même avant le souper, le poêle sans tuyau ne pouvant s'utiliser, et les feuilles du tuyau écrasées, tordues, exigeant un patient rafistolage. Fourbus et le ventre creux, pressés de nous étendre sur les matelas, il nous faut besogner plus d'une heure avant de mettre de l'eau à bouillir.

Il reste trois matelas sur quatre, mais nous avons notre compte. La toile cirée de la table est si déchirée qu'on la remplace par de vieux journaux. Pas une assiette, une tasse, une fourchette, qui ne gise dehors dans le sable, la terre, la boue. Il ne reste de la lampe que des morceaux informes. Une fois de plus, nous aurons recours aux bou-



Au moment de nous embarquer pour la dernière étape.

moyenne, enlaidi de bouleaux morts, tués par le refoulement qui suivit la construction de la digue. Incroyable qu'ils tiennent encore debout, après une dizaine d'années. Ils sont là pourtant, rangés en bataille, leurs dernières branches pourries, la tête coupée, l'écorce d'un gris sale, non plus blanche et striée de noir, révélant des loupes qui sont autant de verrues. Il s'en écroule un de temps à autre, sur lequel l'eau sombre se referme, qui deviendra un arrachis de plus pour les hameçons du pêcheur.

Une dernière fois, nous saluons de l'aviron les hôtes de ce nord hospitalier, avant que la première courbe les cache. Puis la solitude nous enveloppe, qui grandit à mesure que nous avançons. La vague s'élève aussi, à l'approche du corps principal du lac. Elle ne présente aucune menace, pas l'ombre d'un mouton blanc, aussi loin que porte le regard. Nous palettions avec un laisser-aller doublé de contentement: optimisme latent ou abandon à la douceur de vivre. Nous, c'est façon de parler, car je me carre au centre de l'embar-

—On y va?

Nous allons perdre un temps précieux, au lieu de foncer sur le lac qui présente une surface honnête, non point sans rides, mais qui paraît plus encline à l'indulgence qu'à la colère. Il aura dans une heure changé pour le pire, et nous consacrons plus d'une heure à un ourson de six mois que nous tenons dans la mire de notre carabine, que nous songeons à tuer, que nous ne tuons pas, et qui vivra comme ses pareils pour voler les vivres des humains, briser leurs canots, saccager les camps, égorger les jeunes orignaux au nez de leur mère.

Hardy tient l'arme. Il épaula, vise, suit l'animal de la mire, de droite à gauche et de gauche à droite, selon ses déplacements. Nous parions bas, sans crainte d'être entendus, le vent soufflant dans notre direction. L'ourson ne soupçonne rien. Il patauge dans l'eau basse et cherche à manger, furetant ça et là dans les herbes. La mère va pourtant paraître, qui le surveille sans doute, cachée par la broussaille. Elle ne se montre pas. Peut-être avons-

SUR LE MONDONAC

Par HARRY BERNARD

Royale du Canada

gies. Hardy de remaudire l'ours entre les tâches, en français et en anglais, marquant son respect du bilinguisme officiel et n'y songeant pas.

—Spare a bear cub, raise bear cuss and be punished for it... But the little thing was so cute I had not the heart to shoot it... Next time, for sure... En tout cas, si je me décide pas, je passe la carabine à un autre. Pas vrai, Guy?

Lusignan, qui prépare une soupe épaisse, ne répond pas.

Il eut lui aussi ses émotions, d'un autre ordre. Après l'incident de l'ours, il fallut partir pour de bon. Le vent s'élevait, venant de l'ouest et gonflant la lame. Il soufflerait bientôt à écorner les boeufs, ou découronner les orignaux mâles de leur panache, comme il conviendrait de dire en forêt.

Pas moyen de suivre la rive gauche du lac, la plus courte parce que droite, presque sans anses. Pour cette raison que la vague prendrait le canot de flanc et l'emplitrait, tandis que son ressac attaquerait ensuite par l'autre côté, après écrasement contre les rochers.

Cela étant, nous piquons à droite, ce qui doublera la distance, mais nous assurera aussi la protection d'une demi-douzaine d'îlots hérissés d'épinettes tordues, penchées vers l'est, qui briseront l'élan du vent et le réduiront au minimum, en ce qui nous concerne.

—Préparez-vous à paletter.

—Fort et longtemps, sans perdre un coup...

Lusignan, qui dirige à l'arrière, ne se cache pas les difficultés. Car la vague devient mauvaise. Elle moutonne au loin, fond sur nous en roulant son écume, chaque crête évoquant la gueule d'un chien enragé. Penché sur l'aviron, Guy ne saurait se permettre une seconde d'inattention, ni une défaillance quelconque, sans mettre en danger le bagage et peut-être la vie de ses compagnons. Car le Mondonac, vers son milieu et dans sa partie étendue, hors des prolongements nord et sud, peut avoir six ou sept milles de long, sur quatre de largeur. Pièce d'eau imposante qu'on ne saurait envisager à la légère, par gros temps. Aussi nous félicitons-nous d'avoir comme pilote et timonier un homme aussi habile que le nôtre, sûr de ses nerfs, pour qui l'embarcation, les paquets d'eau qui frappent, la lame sournoise et les caprices du vent n'ont plus, depuis longtemps, de secrets. Lusignan a du canot une longue expérience et il y paraît.

Nous gagnons le premier flot, à peine un tas de pierres, qui fait quand même fonction de butoir. Le long de la rive, de notre côté, l'eau danse à peine et n'offre pas de traîtrises. Passé

sa dernière pointe, la bataille contre les éléments recommence. On attaque la vague de front pour la couper, mais cette manœuvre entraîne d'est en ouest, à l'opposé de notre direction, qui est nord-sud. Il en est ainsi après chaque île, ce qui représente un immense détour. Nous n'avons pas vu le pire, qui viendra après le dernier arrêt sur plage de sable, où nous trouvons, comme par dérision, du calme, du soleil et des oiseaux.

Après? Après, il ne reste qu'une sorte de bras à traverser, mais large d'un mille et trois fois plus long, couloir où le vent s'engouffre à son plus furieux. Il souffle droit sur nous, s'est comme juré de nous barrer la route



Le banquet sur la place, après la traversée du Mondonac.

ou de nous envoyer par le fond. La tactique reprend, de fendre la houle en donnant contre elle, et de piquer vers l'extrémité de la baie où nous n'avons aucune raison d'aller, sauf celle de prévenir un inutile plongeon.

Hardy laboure l'eau à l'avant de l'esquif, chargé comme d'habitude, qui tire environ six pouces, tandis que Lusignan pagaye de son côté, tenant d'une main ferme contre la vague. Assis au fond, je me déssole de mon inaction, mais ne saurais apporter aucune aide. Un aviron de réserve nous suit, mais il me faudrait m'agenouiller pour m'en servir, et les difficultés de l'heure interdisent que je bouge d'un cheveu.

Solide, Raymond?

C'est Lusignan qui crie par-dessus ma tête, pour s'assurer de son collègue et l'encourager.

L'autre ne dit mot.

—Pas trop fatigué?

—Pas trop...

—Ça vient dru?

—Tu l'as dit...

Tu l'as dit: You said it. C'est ainsi, l'année d'avant, que nous avons montré

à Raymond comment retenir le nom de la truite touladi, ou tuladi, qu'il entendait pour la première fois. Il n'a pas oublié. Chaque fois que l'occasion se présente, et l'y autorise, il nous répond par un retentissant Tu l'as dit.

Les choses se gâtent de minute en minute, au lieu de s'améliorer. Nous chevauchons maintenant une vague de deux pieds, en face de laquelle une embarcation de treize pouces a l'air d'une écale de noix. Pour être vieille, même barbue, la métaphore n'en reste pas moins expressive et nulle autre ne dirait mieux. A chaque coup du flot, Hardy reçoit un paquet d'eau qui l'éclabousse jusqu'à son chapeau, enfoncé aux oreilles.

Le secret est de tenir, sans quoi la lame sauterait dans le canot et l'emplitrait en un rien de temps. Il s'en irait dès lors à la dérive, même s'il ne versait pas. Finira-t-il par chavirer? Nous ne le croyons pas, mais n'en sommes pas certains. Chargé à plein, lourd de sept ou huit cents livres, il s'enfoncé

et s'assoit dans l'eau agitée, qui le presse de quatre côtés et le tient en place. Chaque fois qu'il fend la vague, il plonge par en avant, descend sa pente et se redresse, avant de heurter à nouveau. Voilà, tout à coup, qu'il s'agit en même temps de droite à gauche, dans un tremblement simultané de tangage et de roulis. Je tremble aussi, cramponné aux bords, et me demande si c'est du seul émoi de notre coquille.

Mes compagnons redoublent d'effort, battant ensemble l'air et l'eau, par coups précipités, nerveux, mais appuyés, sûrs, scandés, qui ne supposent ni incertitude ni lenteur. Et soudain, l'avertissement bref de Lusignan, destiné à la pince avant:

—Attention!

D'un seul mouvement, son aviron décrivant un rapide demi-cercle vers l'arrière, il retourne sur lui-même le canot, que poussent maintenant le vent et la vague, de loin et de biais, vers la berge lointaine où depuis longtemps il nous tarde d'arriver.

Après une demi-heure, foulant le sa-

puis, l'essai de résumer mes impressions sans avoir trop précises :

—J'ai eu presque peur...

—Moi aussi, dit Raymond.

Lusignan a un commentaire qui n'exprime pas moins :

—Je vivrais jusqu'à cent ans que je ne traverserais pas le Mondonac dans de pareilles conditions. Une fois, ça passe, mais pas deux. Le matin à cinq heures, ou le soir par temps calme, et j'attendrai deux jours avant de partir, plutôt que d'affronter pareil démon.

Je regarde à ma montre. La traversée a pris plus de quatre heures.

Le reste du voyage s'accomplit sans émotions particulières. A cause de la pluie, nous perdons une journée sur la mare perdue où nous avons campé à l'aller, utilisant le site alors nettoyé, le seul convenable à la tente. Personne ne souffre d'insomnie. Puis ce sont les derniers portages à la tête des eaux, la descente par le lac des Sables et la Vermillon.

En cours de route, nous apercevons trois orignaux en un même jour : une femelle de deux ans qui paît dans une anse et nous regarde sans plus d'émoi qu'une vache au pacage, et deux mâles énormes, le front orné de bois démesurés, gras à plein cuir, qui doivent peser chacun leur petite tonne. En quinze ans de pérégrinations forestières, c'est la première fois que d'aussi parfaits spécimens s'offrent à mes yeux.

Le premier buck nous regarde venir, d'une manière de presque qui s'avance au milieu de la rivière. On le voit d'abord assez mal, parce que, brun sur fond de verdure sombre, il ne s'y détache qu'à moitié. Il a de la feuille jusqu'au ventre, des branches autour de la tête, et il émerge à peine de la broussaille avec laquelle il semble faire corps. La tête domine, dont le double panache, orné de cornichons, simule de loin de résineux rameaux. C'est l'heure, sur la fin de l'après-midi, où les cervidés sortent de leurs retraites pour boire. L'animal surveille étonné le canot, auquel le soleil déclinant accroche des reflets qui l'intriguent. A mesure que nous avançons, il se dessine mieux. On dirait qu'il semble lui-même s'en rendre compte, car il se retire à reculons, courbant un peu l'échine, pour se fondre parmi les épinettes en arrière-plan.

L'autre se dresse sur la rive droite, plus haut qu'un cheval de dix-huit mains, à l'entrée d'une baissière asséchée, couverte d'herbe courte, qui a l'aspect d'un pâturage. Marécage au printemps, rempli de vase et de nénuphars, de sagittaires en fers de flèche, de grenouilles vertes et de crapauds. Immobile, des bois de soixante-dix pouces rejetés en arrière, l'animal ne bouge pas plus que les souches griffues avec lesquelles il se confond. Myope comme ses congénères, il regarde en amont et n'arrive pas à déterminer la

nature de l'objet qui vient, armé de deux ailes qui battent l'eau. D'un brun plus foncé que l'autre, tirant au noir, il paraît plus large de poitrail, de plus forte membrure, monumental.

A tour de rôle, nous le détaillons avec les jumelles. Il a, sur la croupe et aux épaules, des plaques de sueurs. De la boue adhère aux poils des jarrets. Il porte beau, fier et sûr de lui, le cou tendu, le muffle en avant, dans une attitude de défi au paysage, à la forêt, à l'univers.

Un bruit l'alerte, une odeur étrangère, et il s'enfuit d'un trot allongé levant haut ses sabots fendus, les muscles noueux saillant aux cuisses et à la naissance des pattes. Il va droit son chemin, sans tourner la tête, jusqu'au moment où il entre sous les arbres de son pas puissant et désinvolte. Sur un arpent de long, il reste en pleine vue, cible parfaite pour une arme qui tue à un demi-mille ou plus. Mais c'est l'été, la dernière semaine d'août, et les bêtes sauvages savent d'instinct que la saison de chasse n'ouvre qu'à l'automne.

Nous songeons cependant, en face de cet impudent sang-froid, qu'un chevreuil eût montré plus de circonspection et de ruse, se gardant de rester à découvert, se glissant en douce dans le premier fourré, derrière le rideau protecteur de feuilles et d'aiguilles.

HARRY BERNARD

LA FIN APPROCHE



Nous dédions l'illustration ci-dessous à tous les amateurs de chasse et de pêche... car, nous apprend Dorval au moment d'aller sous presse, les neiges seront bientôt ici. Avec l'hiver, adieu aux magnifiques joies du camping... Il ne reste plus qu'à évoquer le souvenir de splendides journées passées au bord de l'eau et au milieu de la forêt. Quand la nostalgie sera trop forte... eh bien, jetez un coup d'oeil sur cette vignette... Ça vous remontera le courage !

CLASSIFIEES ANNONCES

SPÉCIAUX POUR LES TIREURS
Carabines, fusils, pistolets, munition. Le plus grand choix allié aux plus bas prix par tout le Canada. Epargnez jusqu'à 70%. Ecrivez : International Firearms Co. Ltd., 1011, rue Bleury, Montréal, Qué.

PREMIERE FOIS AU CANADA,
la fameuse carabine de l'armée suisse 7.5 mm. (.30 cal.), 12 coups à répétition, magasin amovible se chargeant automatiquement, "la vitesse d'une automatique", complète avec bretelle et crochets. Tant qu'il y en aura, un spécial à \$19.95; munition \$2.65 la boîte de 20 — Expédition COD —

HUNTERS SUPPLY,
rue Saint-Paul, Eastview, Ont.

FUSILS : Vente spéciale d'écoulement de H & R Gamester, magnifiques fusils absolument neufs, magasin tubulaire à trois coups, léger. \$36.50. Tant qu'il y en aura. Ecrivez pour un catalogue complet décrivant nos fusils, carabines, pistolets, munition. **TARGET SALES,** rue Durocher, Ottawa, Ont.